

# Love & Gelato



Jenna Evans Welch

Illustration de couverture :  
Karina Granda – © Simon & Schuster, Inc.

Ouvrage originellement publié par Simon Pulse,  
un département de Simon & Schuster Children's Publishing Division,

sous le titre : *Love & Gelato*

©2016, Jenna Evans Welch

©2018, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge

ISBN : 978-2-7470-7307-3

Dépôt légal : juin 2018

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Jenna Evans Welch

Love &  
Gelato

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale Jusforgues

bayard



*Pour David, mon histoire d'amour*



# Prologue

Tu as sûrement eu de mauvaises journées, hein ? Genre : ton réveil qui n'a pas sonné, ton toast qui manque de prendre feu dans le grille-pain et les vêtements que tu comptais justement mettre ce matin qui marinent au fond du lave-linge. Alors tu fonces au lycée en priant pour que personne ne remarque que tu es coiffée comme la fiancée de Frankenstein, mais au moment où tu t'assieds le plus discrètement possible à ta table, le prof hurle : « Vous avez un quart d'heure de retard, mademoiselle Emerson ! » Du coup, tous les regards se braquent sur toi.

Les mauvaises journées, tout le monde connaît. Mais il y a aussi les journées carrément horribles. Celles qui prennent un malin plaisir à mâchouiller tout ce que tu aimes pour mieux te recracher les morceaux à la figure.

Le jour où ma mère m'a parlé de Howard appartient clairement à cette dernière catégorie. Mais à l'époque c'était le cadet de mes soucis.

Je venais d'entrer en seconde, et ma mère était passée me prendre à la sortie du lycée après son rendez-vous.

À part un imitateur d'Arnold Schwarzenegger qui faisait de la pub pour je ne sais quoi à la radio, c'était le silence dans la voiture. Il avait beau faire très chaud ce jour-là, j'avais la chair de poule. Le matin même, j'étais arrivée deuxième à ma première compétition de cross-country, mais à présent je m'en fichais complètement.

Ma mère a éteint la radio.

« À quoi tu penses, Lina ? » m'a-t-elle demandé d'un ton posé.

Je l'ai regardée et j'ai encore fondu en larmes. Elle était si pâle, si *minuscule* ! Comment avais-je pu ne pas me rendre compte à quel point elle avait maigri ?

« À rien, ai-je répondu en essayant de maîtriser ma voix. Je crois que je suis un peu en état de choc. »

Elle a hoché la tête, puis s'est arrêtée à un feu rouge. Le soleil faisait de son mieux pour nous aveugler. Je l'ai contemplé en face, les yeux brûlants. *C'est un jour à marquer d'une pierre noire*, ai-je songé. *À partir de maintenant, il y a un avant et un après.*

Ma mère s'est éclairci la gorge et s'est redressée sur son siège, comme si elle avait quelque chose d'important à me confier.

« Je t'ai raconté la fois où je me suis baignée dans une fontaine ? »

Je me suis tournée vers elle avec ahurissement.

« Quoi ? »

– Je t'ai déjà dit que j'ai passé un an à Florence quand j'étais étudiante, non ? Eh bien, un jour qu'on était de sortie avec ma classe pour une séance de photos – il faisait une telle chaleur que j'avais l'impression de fondre sur



place –, Howard, un de mes amis, m'a mise au défi de sauter dans une fontaine et... »

Pour info, je te signale qu'on venait d'apprendre la pire nouvelle de notre vie. La pire des pires.

« ... Quand j'ai émergé, j'ai fichu une peur bleue à un groupe de touristes allemands qui posait juste devant. Il y en a même un qui a failli tomber à la renverse dans le bassin. Comme ils étaient fumasses, Howard leur a crié que j'étais en train de me noyer et il a sauté à son tour! »

Sentant que je la dévisageais avec des yeux ronds, ma mère s'est interrompue et m'a adressé un petit sourire en coin.

« Euh... Maman? C'est très amusant, d'accord, mais pourquoi tu me racontes ça maintenant? »

– Parce que j'avais envie de te parler de Howard. Il était très drôle, tu sais. »

Le feu est passé au vert, et elle a redémarré.

*Qu'est-ce qu'elle nous fait, là?* me suis-je interrogée.

Sur le coup, je m'étais dit que cette histoire de fontaine était une sorte de mécanisme de défense. Qu'en évoquant ce souvenir de jeunesse, ma mère avait tenté de nous faire oublier les deux blocs de granit suspendus au-dessus de nos têtes. *Inopérable. Incurable.* Mais par la suite elle m'a raconté une deuxième anecdote, puis une troisième, puis une quatrième. Chaque fois qu'elle en entamait une nouvelle, j'étais sûre qu'au bout de trois mots Howard allait entrer en scène. Rétrospectivement, j'ai compris qu'elle avait une idée derrière la tête en me confiant toutes ces aventures howardiennes.

Comme dit le proverbe : « L'ignorance est une bénédiction. »

« Lina, je veux que tu ailles en Italie. »

On était au milieu du mois de novembre. J'étais assise près de son lit d'hôpital, avec une pile de *Cosmo* que j'avais raflés dans la salle d'attente. Je venais de passer dix minutes à faire un test intitulé « Calculez votre potentiel de séduction » (7/10).

« En Italie ? »

J'étais un peu distraite. La fille qui avait fait le test avant moi avait réalisé un score de 10/10 et je me creusais la tête pour savoir comment elle s'était débrouillée.

« Oui. J'aimerais que tu ailles vivre en Italie. Après. »

Ce mot a retenu mon attention. D'abord parce que je n'avais jamais envisagé d'après. Conformément aux prévisions des médecins, son cancer gagnait du terrain, d'accord, mais les médecins ne savent pas tout. Ce matin encore, j'avais lu sur Internet un article au sujet d'une femme qui avait escaladé le Kilimandjaro après avoir vaincu la maladie. Ensuite, pourquoi l'Italie ?

« Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? » ai-je demandé d'un ton léger.

Rester de bonne humeur, c'était important. Il fallait lui éviter tout stress pour augmenter ses chances de guérison.

« Je veux que tu ailles chez Howard. L'année que j'ai passée à Florence m'a beaucoup apporté, et je tiens à ce que tu vives la même expérience. »

Machinalement, j'ai braqué mon regard sur le bouton d'appel relié au poste des infirmières. Aller chez

Howard en Italie! On lui avait donné trop de morphine ou quoi?

«Lina, regarde-moi», a-t-elle repris d'une voix super autoritaire, style «je-suis-ta-mère-c'est-moi-qui-commande».

«Howard... le type dont tu n'arrêtes pas de parler?

– Oui, c'est l'homme le plus merveilleux que j'ai connu. Il saura te protéger.

– Me protéger de quoi?» ai-je rétorqué en la regardant droit dans les yeux.

Et tout à coup j'ai commencé à manquer d'air. Elle était sérieuse. Est-ce qu'il y avait des sacs à vomi dans les chambres d'hôpital?

Ma mère a secoué la tête, au bord des larmes.

«Ça va être... très... dur, Lina. On n'a pas à en discuter maintenant, mais je veux m'assurer que tu as bien entendu ma décision. Tu auras besoin de quelqu'un. Pour après. Et j'estime que Howard est la personne idéale.

– Attends, maman, c'est absurde! Pourquoi j'irais vivre avec un total étranger?»

J'ai bondi de ma chaise et contourné le lit pour fouiller dans les tiroirs de la table de chevet. Il y avait forcément un sac en papier quelque part, non?

«Lina, rassieds-toi.

– Mais maman...

– Arrête de t'agiter. Tout se passera bien, tu t'en sortiras. Tu as la vie devant toi, et elle sera formidable.

– Non. C'est toi qui t'en sortiras, maman. Il y a des tas d'exemples de rémission.

– Lina, Howard est un ami génial, je suis sûre que tu vas l'adorer.

– Ça m'étonnerait. Et puis, s'il est aussi génial que tu le dis, pourquoi tu ne me l'as jamais présenté?»

J'ai renoncé à trouver un sac et je me suis écroulée sur la chaise, la tête entre les genoux.

Ma mère s'est assise avec difficulté et a posé une main sur mon dos.

« Les choses étaient devenues un peu compliquées entre nous. Mais il m'a affirmé qu'il avait très envie de te connaître et qu'il serait ravi de t'accueillir. Promets-moi d'essayer, Lina. Au moins quelques mois. »

Quelqu'un a frappé à la porte, et on a vu entrer une infirmière en blouse bleu ciel.

« Tout va bien ici ? » a-t-elle chantonné, ignorant – ou feignant d'ignorer – mon visage ravagé. Sur une échelle de 1 à 10, la tension qui régnait dans la pièce atteignait sans doute le maximum.

« J'essaie de convaincre ma fille d'aller en Italie, a précisé ma mère.

– Ah, l'Italie! a soupiré l'infirmière en plaquant les deux mains sur sa poitrine. C'est là que j'ai passé mon voyage de noces. Les glaces, la tour de Pise, Venise et ses gondoles... Tu vas adorer! »

Ma mère m'a décoché un sourire triomphant.

« Non, maman. Pas question.

– Mais si, mon chou, il faut absolument que tu y ailles, a insisté l'infirmière. C'est une expérience inoubliable! »

Elle avait raison sur un point: j'étais obligée d'aller en Italie. Quant à ce qui m'attendait là-bas, c'était le flou intégral.

# Chapitre 1

Une maison brillamment éclairée se dressait au loin, tel un phare au milieu d'un océan de croix blanches. Ça ne pouvait pas être *sa* maison, quand même? Non. Il m'avait sûrement amenée ici en vertu d'une vieille coutume italienne: « Si vous recevez des étrangers, commencez par la visite d'un cimetière, c'est la meilleure façon d'aborder la culture locale. » Ouais, ça devait être ça.

Les mains crispées sur mes genoux, je sentais mon estomac se nouer de plus en plus à mesure qu'on approchait de cette maison. J'avais l'impression de regarder *Les dents de la mer*, juste avant que le requin s'attaque à cette pauvre fille. *Tadaam-tadaam-tadaam!* Sauf que je n'étais pas au cinéma mais dans la vraie vie. Et qu'il n'y avait plus qu'un virage sur la gauche avant d'être arrivée. *Bon. Pas de panique, Lina. Ta mère ne t'aurait pas expédiée dans un cimetière. Elle t'aurait avertie, elle t'aurait...*

Quand Howard – autrement dit mon père, puisque tout semblait indiquer qu'il s'agissait de lui – a actionné

le clignotant, mes poumons se sont vidés de leur air d'un seul coup. Ma mère ne m'avait strictement rien dit.

« Ça va ? » m'a demandé Howard, sans doute alarmé par le sifflement asthmatique que je venais d'émettre.

« C'est là que tu... ? »

Comme les mots me manquaient, je me suis bornée à pointer la maison du doigt.

« Euh... oui. »

Il a hésité un instant avant de continuer.

« Attends, Lina. Tu n'étais pas au courant de tout ça ? »

D'un geste, il a englobé la maison et le cimetière gigantesque qui l'entourait. Les rayons blafards de la pleine lune ne faisaient rien pour arranger les choses.

« Ma grand-mère m'a juste dit que j'habiterais en territoire américain... que tu étais gardien d'un mémorial de la Seconde Guerre mondiale. Je ne pensais pas que... »

Je sentais l'angoisse couvrir en moi, elle montait comme du lait sur le point de déborder. En plus, je n'arrivais même pas à terminer une phrase. *Respire, Lina. Tu as déjà survécu au pire, tu es capable de surmonter ça aussi.*

Howard a tendu le bras à travers la vitre.

« Le mémorial, c'est le bâtiment qu'on aperçoit tout au fond. Le reste du terrain est consacré aux tombes des soldats américains qui sont morts en Italie pendant la guerre.

– Mais c'est là que tu travailles, pas là où tu vis ? »

Au lieu de répondre, il s'est garé au bout de l'allée. Ma dernière lueur d'espoir s'est éteinte en même temps que les phares de la voiture. C'était bien une habitation. Des géraniums rouges bordaient la façade, et une balançonne oscillait doucement sur la terrasse couverte, comme si

son occupant venait juste de se lever. Une maison normale, en somme. À condition de faire abstraction des milliers de croix, toutes identiques, qui constituaient son entourage. Et cet entourage n'avait rien de banal : les voisins ne risquaient pas de se réveiller le lendemain pour vaquer à leurs occupations. Et pour cause...

« Il fallait un responsable à demeure sur les lieux, alors le gouvernement américain a fait construire cette maison dans les années 1960. »

Après avoir retiré la clé de contact, Howard s'est mis à pianoter nerveusement sur le volant.

« Je suis absolument désolé, Lina. Je croyais qu'on t'avait prévenue. Ça doit te faire bizarre.

– Un cimetière », ai-je lâché d'une voix étranglée.

Il s'est tourné vers moi, mais sans me regarder en face.

« Je comprends. Tu n'as vraiment pas besoin qu'on te rappelle l'épreuve que tu viens de traverser. Mais tu verras, tu finiras par t'attacher à cet endroit. Il est très paisible et chargé d'histoire. Ta mère l'aimait beaucoup. Quant à moi, voilà bientôt dix-sept ans que je suis ici et je ne m'imaginerais pas vivre ailleurs. »

Malgré son intonation pleine d'optimisme, je me suis rencognée dans mon siège, la tête bourdonnante de questions. *Si elle l'aimait tellement, cet endroit, pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé? Pourquoi n'y a-t-elle jamais fait allusion, même une fois malade? Et, par tous les saints du ciel et de l'univers, pourquoi a-t-elle omis le minuscule détail que Howard était mon père?*

Il a respecté mon silence pendant un instant, puis a ouvert la portière.

« Bon. Si on entrait? Je m'occupe de ta valise. »

Après avoir déplié son mètre quatre-vingt-dix-huit, il a contourné la voiture. J'en ai profité pour l'observer dans le rétroviseur. C'est ma grand-mère qui avait rempli les cases vides. *Howard est ton père, voilà pourquoi elle veut que tu ailles vivre avec lui.* J'aurais dû m'en douter. Sauf que ma mère avait tout simplement négligé de me révéler la véritable identité de son cher vieux pote Howard.

Quand il a refermé le coffre, j'ai fait semblant de fouiller dans mon sac à dos, histoire de m'accorder quelques secondes supplémentaires. *Réfléchis, Lina. Tu es seule dans un pays étranger, ton père vient de se matérialiser sous la forme d'un géant fou à lier, et ta nouvelle maison pourrait servir de décor au plus horifique des films de zombies. Alors fais quelque chose.*

Oui, mais quoi? À moins de me battre avec Howard pour lui arracher les clés de la voiture, je ne voyais vraiment pas comment m'enfuir d'ici. J'ai fini par détacher ma ceinture et je l'ai suivi jusqu'à la porte.

L'intérieur de la maison était d'une normalité consternante, comme si la déco cherchait à compenser la bizarrerie de l'extérieur. Howard a posé ma valise dans l'entrée et m'a précédée dans un salon meublé d'un canapé en cuir et de deux fauteuils exagérément rembourrés. Une collection d'affiches de voyages vintage étalaient leurs couleurs fanées sur les murs, et il flottait partout une odeur d'ail et d'oignons. Plutôt agréable, à vrai dire.

« Bienvenue chez toi! » a lancé Howard en allumant le plafonnier.



Nouvel accès de panique. J'ai dû faire une drôle de tête parce que Howard s'est immédiatement repris.

« Je veux dire, bienvenue en Italie. Je suis très content que tu sois là.

– Howard ?

– Ah ! Salut, Sonia. »

Une femme est entrée avec la grâce d'une gazelle. Elle devait avoir quelques années de plus que Howard. Grande, mince, la peau couleur café, un tas de bracelets en or à chaque poignet, elle était carrément sublime. Et totalement inattendue.

« Lina ! » s'est-elle exclamée, prononçant mon nom correctement (c'est-à-dire « Lina » et pas « Laïna »). Te voilà enfin. Tu as fait bon voyage ? »

Je me suis balancée d'un pied sur l'autre, attendant en vain que Howard me la présente ou qu'elle s'en charge elle-même.

« Euh... Oui. Mais le deuxième vol m'a paru interminable.

– Je suis si heureuse que tu sois là ! »

Elle m'a gratifiée d'un sourire éclatant, après quoi un silence de quinze tonnes s'est installé dans la pièce.

J'ai fini par m'avancer vers elle.

« Vous... vous êtes la femme de Howard ? »

Lui et elle ont échangé un regard avant d'exploser de rire.

Lina Emerson, la reine des comiques.

Finalement, Howard a réussi à se contrôler.

« Lina, voici Sonia, la surintendante adjointe du cimetière. Elle travaille ici depuis beaucoup plus longtemps que moi.

– Hé! Quelques mois seulement, a-t-elle rectifié en s’essuyant les yeux. Howard adore me faire passer pour un dinosaure. J’habite aussi sur place, pas loin du mémorial.

– Il y a combien de gens en tout ici?

– Juste nous deux, m’a répondu Howard. Enfin, nous trois maintenant.

– Et environ quatre mille soldats», a ajouté Sonia avec un grand sourire.

Howard lui a jeté un coup d’œil, et je l’ai surpris en train de se trancher la gorge avec l’index. Communication par signes. Super.

Le sourire de Sonia s’est effacé d’un coup.

«Tu as faim, Lina? Il y a des lasagnes pour le dîner.»

C’était donc ça, l’odeur.

«Oui, j’ai un peu faim», ai-je admis.

En réalité, j’aurais mangé un cheval.

«Tant mieux! Lasagnes et pain hyper-aillé, c’est ma spécialité.

– *Yesss!* s’est exclamé Howard en levant les poings comme une ménagère qui vient de gagner au *Juste Prix*. Tu nous gâtes, Sonia.

– C’est un grand soir, il fallait bien que je sorte le grand jeu. Lina, tu as sûrement envie de te laver les mains. Pendant ce temps-là, je vais mettre la table. Tu n’auras qu’à nous rejoindre dans la salle à manger, d’accord?

– Les toilettes sont là-bas», m’a informée Howard, geste à l’appui.

J’ai hoché la tête, puis posé mon sac à dos sur le siège le plus proche avant de quitter la pièce pratiquement en courant. Les toilettes étaient minuscules, il y avait tout juste

la place pour la cuvette des WC et un petit lavabo. J'ai fait couler l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle soit à peine supportable et je me suis frotté les mains avec le bout de savon.

Pendant que je m'escrimais à gommer la crasse de l'aéroport, je me suis regardée dans la glace. J'avais exactement la tête de la fille qui vient de traverser neuf fuseaux horaires. Mon bronzage avait viré au jaune, mes yeux étaient soulignés de cernes bleuâtres et mes cheveux défiaient les lois de la pesanteur. J'ai essayé de les aplatir avec de l'eau mais j'ai obtenu l'effet inverse : sans doute stimulées par l'humidité, mes boucles ont bondi comme des ressorts. Bon. Inutile d'insister. Et tant pis si je ressemblais à un hérisson dopé au Red Bull. Après tout, les pères sont censés accepter leurs enfants tels qu'ils sont, non ?

Quand j'ai entendu de la musique s'élever à côté, mon angoisse a monté de dix crans. Est-ce que j'avais besoin de dîner ? Avec un peu de chance, je pourrais me faufiler dans un coin, en catimini, le temps de digérer – ou pas – cette histoire de cimetière. Mais les gargouillis de mon estomac m'ont trahie. OK. Il fallait vraiment que je mange.

« Ah ! La voilà. »

Howard s'est levé en me voyant entrer dans la pièce. La table était recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs, et un vieil air de rock que je connaissais vaguement s'échappait d'un iPod. Je me suis glissée sur une chaise, face à eux deux, et Howard s'est rassis.

« J'espère que tu as bon appétit. Sonia est une cuisinière hors pair ! À mon avis, elle a raté sa vocation. »

Maintenant qu'il n'était plus seul avec moi, il semblait beaucoup plus détendu.

« Pas du tout ! a protesté Sonia. J'étais vouée à me consacrer à ce mémorial.

– Hmm, ça a l'air bon », ai-je commenté.

« Bon » était un doux euphémisme. J'aurais dû dire « fantastique ». Un plat de lasagnes fumantes trônait au centre de la table, à côté d'une corbeille remplie de grosses tranches de pain grillé qui fleuraient l'ail et l'huile d'olive, et d'un saladier où se mêlaient tomates et feuilles de laitue craquante. Je me suis retenue pour ne pas me jeter dessus.

Sonia a découpé les lasagnes et en a déposé une part généreuse dans mon assiette.

« Sers-toi de pain, de salade, et *buon appetito*, Lina !

– *Buon appetito* ! a fait Howard en écho.

– Euh... *Bounappeto* », ai-je marmonné.

Dès que tout le monde a été servi, j'ai empoigné ma fourchette et attaqué mes lasagnes. Au risque de passer pour un goinfre de la pire espèce, j'ai englouti le contenu de mon assiette en un temps record. Mais après les plateaux-repas de la compagnie aérienne, j'avais des circonstances atténuantes. Quand j'ai repris mon souffle, j'ai remarqué que Sonia et Howard me regardaient avec une expression légèrement effarée.

« Alors, Lina, quel est ton passe-temps favori ? a voulu savoir Sonia.

– À part effrayer les gens avec mes mauvaises manières, vous voulez dire ? »

Howard a gloussé.

« Selon ta grand-mère, tu adores la course à pied. Il paraît que tu t'entraînes en moyenne soixante kilomètres par

semaine et que tu espères intégrer une équipe universitaire quand tu seras en fac.

– Alors il faut nourrir la sportive ! a déclaré Sonia en me resservant copieusement (ce dont je lui ai été reconnaissante). Tu as déjà participé à des compétitions ?

– Oui. Au lycée, je faisais partie du club de cross-country, mais j’ai abandonné quand on a appris la nouvelle. »

Comme ils me regardaient sans comprendre, j’ai dû préciser :

« Le cancer de maman. L’entraînement me prenait trop de temps. En plus, on partait souvent en déplacement pour des rencontres à l’extérieur et je ne voulais plus m’éloigner de Seattle.

– Je comprends, a dit Howard en hochant la tête. Ici, tu auras tout le loisir de courir dans le cimetière ; il y a plein d’espace, et le revêtement des allées est agréable. Avant de devenir gros et paresseux, je faisais un jogging tous les matins. »

Sonia a levé les yeux au ciel.

« Arrête ! Même si tu voulais grossir tu n’y arriverais pas. »

Elle a poussé la corbeille de pain à l’ail dans ma direction avant d’ajouter :

« Tu savais que ta mère et moi étions très amies ? C’était une femme adorable, très gaie et extrêmement brillante. »

Eh non, encore une chose que j’ignorais. Du coup, je me suis demandé si je n’étais pas tombée dans un traquenard, un plan machiavélique visant à me kidnapper. Mais est-ce que des ravisseurs m’auraient gavée de lasagnes

sublimes? En admettant que j'insiste lourdement, est-ce qu'ils accepteraient de me donner la recette?

Howard s'est raclé la gorge pour me ramener à la conversation.

« Désolée. Non, elle ne m'a jamais parlé de vous. »

Sonia a encaissé ma réponse en silence, le visage impénétrable.

Howard lui a jeté un bref coup d'œil avant de se tourner vers moi.

« Tu dois être épuisée. Tu as envie de téléphoner à quelqu'un? J'ai envoyé un message à ta grand-mère juste après ton atterrissage, mais si tu veux l'appeler, je te prête mon portable. J'ai un forfait international.

– J'aimerais bien appeler Addie.

– L'amie chez qui tu vis?

– Ouais. Mais j'ai mon ordi, je la contacterai sur FaceTime.

– Ça risque de ne pas marcher. L'Italie n'est pas précisément à la pointe de la technologie, et notre connexion Internet a ramé toute la journée. Normalement quelqu'un passera demain pour étudier le problème. Mais en attendant, prends mon portable, ça ne me dérange pas du tout.

– Merci. »

Il s'est écarté de la table.

« Quelqu'un veut un verre de vin? »

– Avec plaisir, a dit Sonia.

– Et toi, Lina?

– Euh... Je n'ai pas vraiment l'âge. »

Ma remarque l'a fait sourire.

« On n'est pas en Amérique ici, il n'y a pas d'âge limite. Mais je ne veux pas te forcer.

– Je passe mon tour, merci.

– Je reviens tout de suite. »

Il est parti dans la cuisine. Au bout de dix secondes de silence, Sonia a posé sa fourchette et m'a regardée droit dans les yeux.

« Je suis ravie que tu sois venue, Lina. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à venir me voir, j'habite littéralement à un jet de pierre d'ici.

– Merci. »

J'ai fixé un point imaginaire, juste au-dessus de son épaule gauche. Les adultes en faisaient toujours des tonnes, comme s'ils espéraient contrebalancer la perte de ma mère par un excès de gentillesse. C'était à la fois touchant et horripilant.

Sonia a jeté un rapide coup d'œil vers la cuisine, puis repris en baissant la voix :

« Si ça ne t'embête pas, j'aimerais bien que tu passes chez moi demain. À l'heure que tu veux. J'ai quelque chose à te donner.

– Quoi ?

– Tu verras bien. Pour le moment, installe-toi tranquillement, on aura tout le temps de discuter demain. »

Je me suis bornée à acquiescer sans un mot. Je n'avais aucune intention de m'installer. Même pas de défaire mes bagages.

Après le dîner, Howard a tenu à porter ma valise jusqu'au premier étage.

« J'espère que ta chambre te plaira. Je l'ai entièrement repeinte et redécorée il y a deux semaines, et j'avoue que je suis assez fier du résultat. En été, on a l'habitude de laisser les fenêtres ouvertes le soir pour laisser entrer un peu de fraîcheur, mais si tu préfères les fermer, surtout ne te gêne pas. »

Il a débité ce petit discours à toute vitesse, comme s'il avait passé l'après-midi à le répéter. Arrivé sur le palier, il a posé ma valise devant la première porte.

« La salle de bains est juste en face. Je t'ai mis un savon neuf et du shampoing. S'il te manque quelque chose, on s'en occupera dès demain, d'accord ?

– D'accord.

– Comme je te l'ai dit, l'Internet est plutôt capricieux, mais si tu veux tenter le coup, le nom du réseau est “cimetière américain”. »

*Sans blague.*

« Et le mot de passe ?

– “Le mur des Disparus”. En un seul mot, sans majuscules.

– Le mur des Disparus ? C'est quoi ?

– Un grand mur de pierre où sont gravés les noms de tous les soldats dont on n'a jamais retrouvé le corps. Il se trouve à l'intérieur du mémorial. Je te le montrerai demain, si tu veux. »

*Non, merci !*

« Euh, je ne tiens plus debout, alors je crois que... »

J'ai obliqué vers la porte.

Howard a saisi l'allusion et m'a tendu son portable ainsi qu'un bout de papier.



« Je t'ai noté l'indicatif des États-Unis et le code régional. S'il y a un problème, n'hésite pas à me le dire.

– Entendu. Merci. »

J'ai glissé le papier dans ma poche.

« Bon. Eh bien, bonne nuit, Lina.

– Bonne nuit. »

J'ai attendu qu'il s'éloigne dans le couloir avant d'ouvrir la porte et de pousser ma valise à l'intérieur de la chambre. J'étais soulagée d'être enfin seule. Seule avec mes quatre mille nouveaux amis... La porte était équipée d'un verrou que je me suis empressée de tourner. *Clac!* Ensuite je me suis retournée lentement, m'armant de courage en prévision de la déco dont Howard était si fier. Et là, j'ai eu un coup au cœur parce que... *Waouh!*

C'était absolument parfait. Sur la table de nuit, une adorable lampe dorée diffusait une lumière douce, et le magnifique lit de style ancien était jonché d'un millier de très jolis coussins imprimés. De part et d'autre de la pièce, un bureau et une commode en bois peint se faisaient face. À gauche de la porte, un grand miroir ovale m'a renvoyé ma silhouette. Howard avait même pensé à disposer des cadres vides un peu partout pour que je les garnisse selon mon goût personnel.

Je suis restée un bon moment bouche bée. Cette chambre, c'était tout à fait moi. Comment un homme qui ne m'avait jamais vue avait-il pu taper dans le mille à ce point? Finalement, je ne serais peut-être pas si mal ici...

Soudain, un coup de vent a attiré mon attention sur la fenêtre grande ouverte. J'avais oublié ma règle d'or : quand les choses sont trop belles pour être vraies, c'est

généralement le cas. Je me suis approchée de la fenêtre et penchée au-dessus de la balustrade. De la pelouse sombre émergeaient des milliers de croix blanches qui luisaient sous la lune, pareilles à des rangées de dents géantes. Il régnait un silence absolu. Avec une vue comme celle-là, même la plus belle des chambres devenait flippante.

Je me suis écartée en toute hâte, après quoi j'ai sorti le papier de ma poche. Il était temps de préparer mon évasion.

## Chapitre 2

Sadie Danes a beau être la pire chipie de la planète, je lui garderai toujours une place dans mon cœur, parce que c'est grâce à elle que j'ai rencontré ma meilleure amie.

C'était au début de la cinquième. Addie venait de quitter Los Angeles pour emménager à Seattle. Un jour, après le cours de gym, Sadie s'est méchamment moquée des filles qui n'avaient pas besoin de soutien-gorge. C'était le cas pour neuf élèves sur dix, vu qu'on avait entre onze et douze ans, mais bon. Seulement, comme j'étais aussi plate qu'une limande, je me suis sentie particulièrement visée. J'ai joué les indifférentes (traduction : j'ai enfourné ma petite tête dans mon casier en refoulant mes larmes), mais Addie a rattrapé Sadie à la sortie des vestiaires et elle s'est chargée de lui remonter les bretelles. Par la suite, elle a toujours pris ma défense et on est devenues inséparables.

« Va-t'en ! C'est sans doute Lina. »

Addie devait tenir son téléphone loin de sa bouche, car sa voix semblait sortir d'un tunnel.

« Allô ? » a-t-elle repris, cette fois dans le haut-parleur.

«Addie, c'est moi.

– Lina! IAN, DÉGAGE!»

J'ai entendu des cris étouffés, suivis d'une série de sifflements qui évoquaient une bagarre au couteau. Addie avait trois frères aînés. Au lieu de la chouchouter, ils la traitaient comme l'un des leurs et lui en faisaient voir de toutes les couleurs, ce qui expliquait probablement le tempérament fonceur de mon amie.

«Excuse-moi, m'a-t-elle dit après avoir repris le contrôle du téléphone. Quel crétin, ce Ian! Quelqu'un a marché sur son portable, du coup les parents m'obligent à partager le mien avec lui. Mais j'en ai rien à battre, moi! Il est hors de question que ses barbares de potes squattent mon numéro.

– Rhôô, tu exagères, ils ne sont pas si terribles que ça!

– Arrête. Tu les connais. Ce matin, j'en ai trouvé un dans la cuisine en train de dévorer nos céréales. Il avait vidé tout le paquet dans un saladier, et tu sais quoi? Il mangeait avec une *louche*! Je crois que Ian n'était même pas à la maison.»

J'ai fermé les yeux en souriant. Addie était une sorte de superhéroïne douée du pouvoir de Remonter-le-moral-de-sa-meilleure-amie-en-toutes-circonstances. Pendant les semaines sombres qui avaient suivi les obsèques, elle avait été la seule à me traiter normalement, à m'obliger à sortir, à me nourrir et à me laver. Le genre d'amie que je n'aurais jamais imaginé, même en rêve.

«Mais pourquoi je perds du temps à parler des copains de Ian, moi? Allez, raconte! Tu as fait la connaissance de Howard?»

J'ai rouvert les yeux.

« Mon père, tu veux dire ? »

– Je refuse de l'appeler comme ça. Je te signale qu'on ne savait même pas qu'il était ton père il y a deux mois.

– Moins, ai-je précisé.

– Lina, arrête de chipoter. Comment il est ? »

J'ai jeté un coup d'œil en direction de la porte. Il y avait encore de la musique en bas, mais j'ai jugé plus prudent de baisser la voix.

« Disons juste qu'il faut que je me tire d'ici vite fait.

– Pourquoi ? Il craint tant que ça ?

– Non. En réalité, il est plutôt sympa. Physiquement, il est aussi grand qu'un joueur de la NBA. C'est assez déroutant, mais ce n'est pas le plus grave... »

J'ai marqué un temps d'arrêt, histoire de ménager le suspense.

« Il est gardien de cimetière. Sa maison est au milieu d'un immense champ de tombes.

– QUOI?! »

Prudente, j'avais éloigné le portable de mon oreille en prévision de sa réaction.

« Tu habites dans un cimetière ? Howard est genre... fossoyeur ? »

Addie avait prononcé le dernier mot en sourdine.

« Non, ça fait longtemps qu'on n'enterre plus personne ici. Tous les morts datent de la Seconde Guerre mondiale.

– Ah, ouais, c'est nettement mieux ! Écoute, Lina, il faut qu'on te sorte de là. C'est trop injuste. D'abord tu perds ta mère, ensuite tu pars à l'autre bout du monde pour vivre avec un inconnu qui prétend être ton père, et en plus il habite dans un cimetière. Non, mais c'est quoi ce délire ? »

Je suis allée m'asseoir au bureau, mais en prenant soin d'orienter la chaise dos à la fenêtre.

« Si j'avais su ce qui m'attendait, Addie, inutile de te dire que j'aurais carrément refusé de venir. Cet endroit est glauquissime. Il y a des croix partout, on est au milieu de nulle part. En cours de route j'ai aperçu quelques maisons, mais autour du cimetière il n'y a que de la forêt.

– Arrête. Je viens te chercher. Le billet d'avion coûte combien ? Pas plus de trois cents dollars, j'espère. Parce que c'est tout ce qu'il me reste après mon accrochage avec la borne d'incendie.

– Tu l'as à peine touchée !

– Va dire ça au garagiste. Il a fallu remplacer tout le pare-chocs. D'ailleurs, c'est de ta faute : si tu ne t'étais pas mise à chanter à tue-tête, je n'aurais pas eu envie d'en faire autant. »

J'ai souri et replié mes jambes en tailleur sur la chaise.

« Tu es gonflée ! Je n'y peux rien si tu n'es pas capable de te contrôler quand une vieille chanson de Britney Spears passe à la radio. Mais si tu es à court de fric, je peux t'aider. Mes grands-parents gèrent mon héritage, mais ils me versent de l'argent de poche chaque mois.

– Non, pas question. Garde tes économies pour ton billet de retour. Je suis sûre que mes parents seront d'accord pour que tu reviennes vivre à la maison. D'après ma mère, tu as une bonne influence sur moi. Depuis qu'elle t'a vue ranger ton assiette dans le lave-vaisselle, elle ne s'en est toujours pas remise !

– Oui, je sais, je suis assez exceptionnelle comme fille.

– Et modeste, avec ça! Bon, je leur en parlerai bientôt, mais je préfère attendre que maman décompresse. Elle doit organiser un dîner au profit du club de foot de Ian, on croirait qu'elle se présente à la finale de *Top Chef*. Sérieux, elle est au bord de l'hystérie! Hier soir, elle a failli piquer une crise parce que personne n'a voulu goûter à son gratin de pâtes au thon.

– Pourtant il est super bon.

– Berk! Me dis pas que tu aimes ça. Tu en as mangé juste parce que tu avais couru neuf cents kilomètres. De toute façon, toi, tu avalerais n'importe quoi.

– C'est vrai. Mais je te signale que c'est ma grand-mère qu'il s'agit de convaincre avant tout. Elle est à fond pour que je reste ici.

– Ça ne tient pas debout, son truc. Pourquoi elle t'a expédiée en Italie pour vivre avec un type qu'elle ne connaît même pas?

– À mon avis, elle n'avait pas le choix. En allant à l'aéroport, elle m'a confié qu'elle songeait à entrer dans une maison de retraite médicalisée avec mon grand-père. Ça devient trop dur de s'occuper de lui.

– Raison de plus pour que tu viennes chez nous. T'en fais pas, je me charge de mamie Rachelle. Je l'emmènerai acheter des caramels mous – tous les vieux adorent ça – et en chemin je lui démontrerai par  $a + b$  que la meilleure solution pour toi, c'est la famille Bennett.

– Merci, Addie.»

On s'est tues. La musique de l'iPod et le grésillement des insectes ont comblé le bref silence qui s'est installé entre nous deux. Si seulement les ondes du portable

avaient pu me télétransporter direct à Seattle! Comment allais-je survivre, loin d'Addie?

« Pourquoi tu ne dis plus rien? Le fossoyeur est dans les parages?

– Non. Je suis dans ma chambre, mais j'ai l'impression que les murs ont des oreilles dans cette maison.

– Super. Tu ne peux même pas bavarder librement. Écoute, on va convenir d'un code, que je sache si tout va bien pour toi ou non. Au cas où ce Howard de malheur voudrait te retenir en otage, tu n'as qu'à dire "rouge-gorge".

– J'ai peur qu'il soit un peu dur à caser dans la conversation, ton rouge-gorge.

– Merde! Je ne sais plus où j'en suis maintenant que tu l'as dit. Il te retient de force, oui ou non?

– Non, Addie.»

J'ai poussé un long soupir.

« Je suis juste liée par la promesse que j'ai faite à ma mère, c'est tout.

– Ouais. Mais est-ce que ça compte, une promesse extorquée sous un faux prétexte? Sans vouloir te blesser, ta mère n'a pas été d'une franchise exemplaire, dans cette affaire. Elle ne t'a jamais dit pourquoi elle tenait tellement à ce que tu ailles en Italie, hein?

– Non. Mais j'espère qu'elle avait de bonnes raisons.

– Peut-être.»

Par-dessus mon épaule, j'ai regardé vers la fenêtre. Au loin, les rayons argentés de la lune éclairaient la cime des arbres. Dans un contexte différent, j'aurais trouvé cette vue follement romantique.



« Je ferais mieux de raccrocher, ai-je dit à mon amie. Je t'appelle sur le portable de Howard, je ne peux pas le monopoliser des heures.

– OK. Rappelle-moi dès que possible. Et surtout ne t'inquiète pas : je vais te tirer de là en quatrième vitesse.

– Merci, Addie. J'essaierai de te joindre demain sur FaceTime.

– Je ne quitterai pas mon ordi, promis. Comment on dit au revoir en italien ? Tcha ? Tchô ?

– Aucune idée.

– menteuse ! Tu as toujours été douée pour les langues étrangères.

– Bonjour et au revoir, ça se dit “*ciao*”.

– Ah ! Je savais bien. *Ciao*, Lina.

– *Ciao*. »

La gorge serrée, j'ai coupé la communication et posé le téléphone sur le bureau. La voix d'Addie me manquait déjà.

« Lina ? »

Howard. J'ai failli tomber de mon siège. Est-ce qu'il m'avait espionnée ?

Je me suis levée, j'ai tourné le verrou et entrebâillé la porte de trois centimètres. Il était dans le couloir, avec sur les bras un paquet de serviettes-éponges blanches empilées par ordre décroissant. On aurait dit un gâteau de mariage.

« J'espère que je ne te dérange pas, a-t-il déclaré rapidement. J'avais oublié, je voulais juste t'apporter ça. »

J'ai étudié son visage. Aussi pâle qu'un bol de blancs d'œufs montés en neige. De toute évidence, les liens de parenté ne voulaient rien dire. Est-ce qu'il avait entendu ma conversation avec Addie ? Impossible de savoir.

Après un instant d'hésitation, j'ai ouvert un peu plus la porte et je me suis emparée des serviettes.

« Merci. Attends, je te rends ton portable. »

J'ai raflé l'appareil sur le bureau et le lui ai tendu.

« Alors... qu'est-ce que tu en penses ? »

Je me suis sentie rougir.

« Euh... de quoi ? »

– De ta chambre.

– Oh. Je la trouve magnifique. Vraiment. »

Un grand sourire de soulagement s'est affiché sur son visage. Le premier sourire sincère de la soirée. Un peu de travers, aussi. Ses épaules se sont détendues, comme si on venait de les délester d'un fardeau de cent kilos.

« Tant mieux. »

Il s'est appuyé contre le chambranle.

« Je ne suis pas le roi de la décoration mais j'avais envie qu'elle te plaise. Un ami m'a aidé à peindre la commode et le bureau, et avec Sonia, on a trouvé le miroir dans un marché aux puces. »

*Grrr.* Je me serais bien passée de cette dernière info. Maintenant, je me l'imaginai en train de sillonner l'Italie à la recherche de l'objet parfait pour la chambre de sa fille. Pourquoi cet intérêt soudain ? À ma connaissance, il ne m'avait jamais envoyé de cadeau ni même une carte pour mon anniversaire.

« Ce n'était pas la peine de te donner tant de mal, ai-je souligné. »

– Oh, mais pas du tout ! a-t-il protesté en souriant à nouveau. Au contraire. »

On est restés muets, aussi embarrassés que deux individus n'ayant rien en commun au cours d'une *blind date*. Erreur : on avait justement quelque chose en commun, Howard et moi. Seulement, on refusait d'en parler. Quand allions-nous aborder le sujet ?

Avec un peu de chance, jamais.

« Bon, eh bien... bonne nuit, Lina.

– Bonne nuit. »

Le bruit de ses pas s'est estompé dans le couloir. J'ai refermé la porte, sans oublier le verrou. Mes dix-neuf heures de voyage commençaient à se faire cruellement sentir, j'avais un mal de tête atroce. Il était grand temps que la journée se termine.

Après avoir posé les serviettes de toilette sur la commode, je me suis débarrassée de mes chaussures vite fait et j'ai littéralement plongé sur le lit, envoyant valser une bonne demi-douzaine de coussins dans la foulée. *Enfin!* Le matelas était moelleux à souhait et les draps sentaient divinement bon, comme quand ma mère mettait les nôtres à sécher au soleil. Je me suis glissée dessous en me tortillant comme un ver de terre, puis j'ai éteint la lumière.

Toujours sur fond musical, de fréquents éclats de rire montaient du rez-de-chaussée. De deux choses l'une : soit ils s'éclataient à faire la vaisselle, soit ils s'étaient lancés dans un rock endiablé. Mais peu importe. Épuisée comme je l'étais, je me serais endormie dans n'importe quelles conditions.

J'étais dans cette phase trouble de demi-sommeil quand la voix de Howard m'a brusquement ramenée à la lucidité.

« Elle est très réservée, hein ? »

Mes yeux se sont rouverts d'un seul coup.

« Étant donné le scénario, c'est plutôt normal », a soutenu Sonia.

Je me suis raidie, l'oreille aux aguets. Apparemment, ils ne se doutaient pas que les sons passaient par les fenêtres.

« Oui, bien sûr, a repris Howard. Mais ça me surprend. Hadley était si...

– Vive et pleine d'entrain ? C'est vrai. Mais attends de connaître Lina. Personnellement, je ne serais pas étonnée qu'elle ait hérité du peps de sa mère. »

Howard a accueilli cette remarque avec un léger rire.

« “Peps”. Oui, c'est un terme qui convenait bien à Hadley. Mais à Lina...

– Laisse-lui un peu de temps, Howard.

– D'accord. Merci pour le dîner, tout était délicieux.

– De rien. Je compte installer des panneaux d'information au centre d'accueil demain matin. Tu seras dans ton bureau ?

– Oui et non. J'irai sans doute faire un tour en ville avec Lina en début de matinée.

– Bonne idée. Alors à demain, patron. »

Sonia s'est éloignée, faisant crisser sous ses pas les gravillons de l'allée. Peu après, j'ai entendu la porte d'entrée se refermer.

J'ai essayé de me rendormir, mais j'avais comme de l'eau pétillante dans les veines. Les paroles de Howard me trottaient dans la tête. Il s'attendait à quoi, au juste ? Que je saute de joie en venant habiter avec lui alors que je ne l'avais jamais vu ? Que je sois en transe à l'idée de vivre dans un cimetière ? À la base, je n'avais aucune envie de

venir en Italie, ce n'était un secret pour personne. Si j'avais accepté, c'est uniquement parce que ma grand-mère avait sorti l'artillerie lourde : « Tu as promis à ta mère. »

Et puis d'abord, pourquoi il me jugeait « réservée » ? Je détestais cet adjectif, surtout quand il s'appliquait à moi. Je le trouvais péjoratif. Pour moi, quelqu'un de réservé était quasiment un légume. Mais quoi ? Ce n'est pas parce que je ne déballais pas tout ce que j'avais sur le cœur et dans la tête que j'étais insensible ou limitée intellectuellement ! Ma mère l'avait compris, elle. « *Tu es comme le feu qui couve, Lina : une fois que tu t'embrases, tu illumines toute la pièce.* »

Les larmes ont jailli de mes yeux. Je me suis tournée sur le ventre et j'ai enfoui la tête dans l'oreiller. Cela faisait maintenant plus de six mois. J'arrivais parfois à oublier, l'espace de quelques heures, à donner l'illusion que tout allait bien. Mais c'était passager. Tout à coup la réalité me revenait en pleine figure, aussi dure et implacable que la borne d'incendie qu'on avait percutée avec Addie.

Désormais, il me faudrait apprendre à vivre sans ma mère. Jusqu'à la fin de mes jours.